

Selon toute vraisemblance cet état de choses pouvait et devait se continuer indéfiniment ; aucun nuage n'apparaissait dans le ciel pur de ces frères incomparables et l'avenir semblait radieux comme l'était déjà le passé.

—L'union fait la force... se disaient parfois Georges et Philippe.

—La force et le bonheur... ajoutaient ils en se serrant la main ; notre affection est indissoluble, rien ne nous désunira jamais !!!

Hélas ! ils avaient compté sans l'amour !...

Dans la maison de l'un des principaux financiers de Paris, ils rencontrèrent un jour une jeune fille bien née, très belle, mais sans fortune. Ils en devinrent épris l'un et l'autre, à première vue, et tous deux pâlirent lorsque, le soir, ils se firent la confidence de leur mutuelle passion.

—Nous aimons la même femme, dit Georges à Philippe après un instant de silence ; c'est un malheur... un grand malheur, mais du moins faisons en sorte que notre affection fraternelle sorte intacte de cette cruelle épreuve... l'un de nous se sent-il le courage de faire à son frère le sacrifice de son amour ?...

Philippe secoua la tête.

—Ce courage, je ne l'ai pas, répliqua-t-il, et je ne te demande point un pareil sacrifice...

—Alors reprit Georges, profondément triste, agissons du moins avec franchise et loyauté... que chacun de nous cherche à se faire aimer, et que mademoiselle de Varins prononce... si nous ne réussissons ni l'un ni l'autre, nous nous consolons ensemble... si l'un de nous au contraire est agréé, jurons dès aujourd'hui que le vaincu conservera toute sa tendresse au vainqueur...

—Peux-tu jurer cela, toi, Georges ? demanda Philippe d'une voix sombre.

—Oui, mon frère, et j'en ai la certitude, la force ne me manquera pas pour tenir mon serment...

—Tu vauds donc mieux que moi, car je doute, et dans le doute je m'abstiens d'un serment que peut-être je trahirais...

—Eh ! quoi s'écria Georges douloureusement, tu cesserais d'être mon ami, toi, mon frère !...

—On cesse d'être frères quand on devient rivaux !... murmura Philippe ; un rival est un ennemi !!!

Georges soupira sans répondre.

Trois mois après l'échange de ces paroles de funeste augure, mademoiselle de Varins avouait à Georges qu'elle était touchée de son amour et qu'elle consentait à devenir sa femme.

L'immense joie que ressentit l'aîné des deux frères en écoutant cet aveu, fut mêlée d'une grande amertume.

—Mon Dieu, se dit-il à lui-même, ne vais-je pas payer bien cher mon bonheur !...

Il alla trouver Philippe.

—Mon frère, balbutia-t-il avec le trouble et la rougeur d'un coupable qui s'accuse, je te supplie de me pardonner... je te supplie de m'aimer encore...

Philippe devint livide... il retira brusquement ses mains que Georges s'efforçait de garder entre les siennes, et il dit :

—Ainsi, mademoiselle de Varins a prononcé ?

—Oui...

—Et c'est vous qu'elle choisit ?...

—C'est moi...

Un éclair de rage froide et de haine implacable s'alluma dans les yeux baissés de Philippe. Tout un passé de tendresse sans bornes venait de s'anéantir en une seconde, comme ces palais splendides qu'un coup de foudre réduit en poussière.

Georges voulut parler. Philippe ne lui en laissa pas le temps.

—L'amour d'une femme est plus précieux que le cœur d'un frère... reprit-il d'une voix décomposée. Vous avez le beau lot !... évitez donc de m'insulter par les vaines formules d'une compassion hypocrite... je ne veux point de votre pitié ! il n'y a désormais rien de commun entre nous, pas même le nom, car j'en vais changer pour oublier que j'avais un frère et que ce frère m'a volé mon bien... reprenez votre fortune et souvenez-vous que je ne vous connais plus.

—Philippe, s'écria Georges désespéré et fondant en larmes, Philippe tu as un mauvais cœur !... puisse Dieu t'éclairer et te rendre ton âme d'autrefois... je le lui demande à genoux !

—Et moi, répliqua Philippe en s'éloignant de

son frère et en quittant brusquement la chambre, je lui demande de m'envoyer la vengeance !...

Dès le lendemain les hommes d'affaires étaient à l'œuvre et s'occupaient du partage de ces deux fortunes, commencées ensemble, grandies ensemble, et qui auraient dû ne se séparer jamais, ce partage, promptement achevé laissa chacun des frères Talbot possesseur d'un capital de deux millions.

Presque aussitôt après, le mariage de Georges et de mademoiselle de Varins fut célébré sans pompe ; nous pourrions presque dire, sans joie, quoiqu'un profond amour unit déjà les fiancés qui devenaient époux.

XXXVII

Plusieurs années s'écoulèrent. Georges Talbot passait, aux yeux de tous ceux de qui il était connu, pour le plus heureux des hommes.

Aucun bonheur, en effet, ne semblait lui manquer. Sa femme, aussi belle qu'une jeune reine, était en même temps douce et bonne comme un ange ; sa fortune s'augmentait de jour en jour : le succès couronnait toutes ses entreprises ; il entourait d'un luxe princier son idole adorée et rien ne pouvait surpasser les splendeurs de son hôtel de la rue Coquillière et les magnificences de la délicieuse habitation qu'il avait fait bâtir dans l'un des plus beaux sites de la vallée de la Bièvre.

Au milieu du ciel éclatant de cette prospérité si complète et si pure, il y avait cependant deux nuages ; Georges les cachait de son mieux à Marguerite (c'était le nom de madame Talbot) mais, lorsqu'il était seul, souvent son front penché se plissait, et son beau regard, ferme et franc, devenait sombre et soucieux.

Le premier de ces chagrins ne saurait être un mystère pour nos lecteurs ; ils devinent sans peine que Georges ne se consolait pas d'avoir perdu sans retour l'affection d'un frère qu'il ne pouvait ni oublier, ni cesser d'aimer.

Le second motif de tristesse était d'une tout autre nature. Talbot adorait les enfants, il rêvait de devenir père, et le temps passait sans que rien lui fit espérer, pour un avenir plus ou moins prochain, la réalisation de ce rêve.

Enfin, un jour arriva où Georges faillit devenir fou de joie. La blonde Marguerite (elle était blonde comme Pauline devait l'être à son tour), venait de lui annoncer en rougissant que le ciel avait enfin exaucé ses vœux.

Pauline vint au monde.

Jamais enfant ne fut accueilli avec de plus vifs transports d'allégresse, et ne parut promis à de plus beaux destins. Georges Talbot, dans son délire, oublia presque son frère et se dit qu'il n'avait plus rien à envier ici-bas.

C'est au moment où il croyait avoir atteint les sommets du bonheur, que le malheur allait entrer dans sa maison et frapper sur lui sans relâche.

La jeune mère, belle et vivace comme à dix-huit ans, fut atteinte d'un mal subit devant lequel la science des plus habiles médecins dut faire l'aveu de son impuissance.

Georges Talbot offrit sa fortune à qui sauverait Marguerite.

Les médecins secouèrent la tête, et répondirent :

—Dieu seul, s'il le veut, peut faire un miracle.

Dieu ne le voulut pas. Marguerite mourut.

Georges, foudroyé par un de ces désespoirs qui blanchissent en une seule nuit les cheveux d'un homme, voulait suivre dans la tombe sa compagne bien-aimée, et sans aucun doute il se serait laissé mourir, si le berceau de Pauline placé sous ses yeux n'était venu lui rappeler à temps que son enfant avait besoin de lui et qu'il fallait vivre pour elle...

Il fit un appel à tout son courage et il murmura :

—Je vivrai...

L'enfance de la petite fille se passa. Pauline grandissait en grâce et en beauté, et, lorsqu'elle atteignit sa quatorzième année, elle ressemblait si bien à sa mère que Georges la prenait parfois dans ses bras, et, après l'avoir contemplée longuement avec les yeux humides, l'embrassait en fondant en larmes.

Le moment d'une nouvelle catastrophe approchait.

Entièrement absorbé dans son enfant qui pour lui était tout au monde, M. Talbot s'occupait beaucoup moins que par le passé de ses intérêts d'argent ; il accordait une confiance aveugle à des gens placés par lui depuis longtemps à la tête de ses affaires et de la loyauté desquels il croyait pouvoir répondre comme de la sienne.

Un coup de foudre inattendu dissipa cet aveuglement.

Georges apprit avec une stupeur épouvantée que ses fondés de pouvoir venaient de prendre la fuite, emportant des sommes énormes, et laissant derrière eux des engagements considérables, obligatoires pour lui puisqu'ils étaient signés en vertu de sa procuration ; à tout prix, donc, il fallait faire face à ces engagements, sous peine de faillite et de déshonneur.

Georges, en face de cette découverte effroyable, eut la force et l'héroïsme de résister à la folie qui se glissait dans son cerveau. Il passa trois jours et trois nuits à compulsur jusqu'en leurs moindres détails les livres de sa maison et à se rendre un compte exact de sa situation.

Cette situation était effrayante, mais elle n'était pas absolument désespérée cependant.

La vente de l'hôtel et de la maison de campagne, faites dans de bonnes conditions, devaient suffire pour combler le déficit. De nombreuses et importantes rentrées, qui s'échelonnaient à des dates plus ou moins proches, permettraient à Georges de reprendre les affaires. Son crédit, sa bonne réputation, son habileté feraient le reste, et il reconstruirait pour sa fille l'édifice anéanti de sa fortune.

Seulement, tout cela devenait impossible si M. Talbot ne parvenait point à se procurer à l'instant, c'est-à-dire du jour au lendemain une somme de cinq cent mille livres, indispensable pour faire face aux premiers engagements souscrits par ses agents infidèles.

Qu'un seul de ces engagements restât impayé, et le crédit s'évanouissait, l'avenir était perdu sans ressources, le dernier espoir s'envolait en fumée.

Georges Talbot ne perdit pas une heure. Il fit des démarches immédiates auprès des banquiers et des fermiers généraux qui le connaissaient... Le bruit de l'abus de confiance dont il venait d'être victime s'était déjà répandu partout, les mille voix de la renommée avaient encore grossi le mal. On disait Talbot ruiné complètement. On lui prodigua les consolations et les encouragements, mais les caisses restèrent fermées.

—Allons... pensa Georges en courbant la tête, quand il eut frappé vainement à toutes les portes, allons, je suis perdu !

Mais, presque aussitôt, il ajouta !

—Pas encore, puisque j'ai un frère et que mon frère est riche.

Alors il imposa silence à son orgueil en pleine révolte, et, la tête en feu, le cœur bouleversé, le sang brûlé par une fièvre ardente, il se rendit à l'hôtel de Philippe.

Un vieux valet de chambre, qui avait été à son service avant le jour fatal de la désunion des deux frères, le reconnut malgré sa pâleur, malgré ses cheveux blanchis, malgré les rides empreintes sur son visage, lui baisa les mains en pleurant et l'introduisit sans demander à son maître s'il consentait à le recevoir.

Philippe, en voyant Georges paraître tout à coup devant lui, se leva brusquement, et ses sourcils se rapprochèrent par une contraction terrible.

—Qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix sourde.

—Ne me reconnais-tu point ? balbutia Georges, je suis ton frère.

—Je n'ai pas de frère ! répliqua Philippe, sortez de ma maison, vous qui prenez un titre menteur !

Georges ploya les genoux et joignit les mains.

—Au nom du Dieu de paix, murmura-t-il, au nom de notre sainte mère qui est au ciel, ne sois pas sans pitié... je n'ai jamais rien fait contre toi. Je t'ai toujours tendrement aimé... ne me chasse pas, mon frère... ne sois pas sans pitié... écoute-moi.

(A suivre)